

REGARDS CROISES SUR L'EXIL À TRAVERS LES ROMANS DE LINDA LE, TRAN HUY MINH, NAM LE, ALLYSON HOBBS ET KIM THUY



Par Thái Quang Nam JJR 64

D'abord des chiffres, froids mais éloquents, indéfinissables mais explicatifs d'une certaine mondialisation, donc des chiffres sur les migrations et migrants, l'exode et les exilés : en 2013, 232 millions de migrants, soit 3°/° de la population mondiale vivent à l'étranger à travers le monde. Derrière tous ces chiffres, bien des vies humaines, des destins de déracinés qui méritent d'être racontés et secourus, mais plus encore bien des drames, bien des douleurs, bien des trames de vie qui méritent d'être compris, ressentis et racontés. Pratiquement, aucun pays n'a échappé à ce trajectoire motivé par de multiples facteurs, comme on le sait : politiques, économiques, personnels, sécuritaires, religieux et maintenant écologiques.

Nous faisons ici le tour incomplet de cette question à travers les œuvres de quelques écrivains, essentiellement vietnamiens, qui ont vécu ou réfléchi sur cette problématique majeure de notre temps et à l'origine des douleurs, souffrances et dérives des exilés, volontaires ou non, de l'exil lui-même avec ses multiples facettes.

Commençons par LINDA LE avec son dernier essai « Par Ailleurs (exils) » qui brasse tout un panorama de thèmes liés à l'exode et à l'exil, vus, déchiffrés et vécus même par des figures majeures de la littérature mondiale : Pavese et Saint-John Perse dans leurs pérégrinations, Gombrowicz exilé en Argentine, Cioran et Benjamin Fondane changeant de pays et de langue, mais aussi Marina Tsvetaeva ou Alejandra Pizarnik, en rupture totale avec ce qui les entourait, mais aussi bien d'autres écrivains qui ont vécu en faisant sécession, qu'ils aient quitté leur pays ou n'aient pas encore bougé de chez eux. Nul doute qu'on lira par la suite les mêmes auteurs abordés par LINDA LE d'une autre manière sous l'angle de la lumière ou de l'obscurité de l'exil parce qu'ils en portent avec eux des stigmates quasi indélébiles. On peut affirmer qu'avec cet essai, quoique mince, LINDA LE a réussi à faire le tour complet des artistes, écrivains et philosophes qui se sont penchés sur le thème de l'exil, l'ayant vécu ou cherché à le comprendre.



Pour ce qui d'elle-même et de son inspiration en relation avec son propre pays natal, notre auteure à l'occasion d'une interview a défini l'inspiration venant du Viêt Nam comme une sorte de plaisir qu'on peut ressentir à chaque fois qu'on a oublié le chemin pour rentrer chez soi. Et Linda Le a été même plus loin en affirmant qu'elle semble porter continuellement un cadavre en elle, cadavre qui est le pays natal, semblable à un petit enfant déjà mort. Par ailleurs, vis-à-vis de la langue qu'elle utilise et prenant comme exemple l'écrivain John Conrad, elle a toujours cherché à s'éloigner de la langue française puisqu'elle même se voit « écrire en français comme une étrangère », une étrangère en tout, à la vie qu'elle mène, à la réalité, au pays où elle habite et aussi vis-à-vis de sa propre terre natale. À la limite, Linda Le se veut opposée à tout, à ce qui est ancre profondément en elle, à tout ce qui ne dérive pas de la Beauté et de la Vérité.

NAM LE est né au Viêt Nam en 1978 et parti en Australie comme boat-people avant de s'y installer. Après des études aux États-Unis, il se consacre définitivement à l'écriture après avoir suivi très tôt une solide formation en écriture. Ses premières nouvelles ont rencontré un large succès et ont été primées à plusieurs reprises : Dylan Thomas Prize, Anisfield-Wolf Book Award, NSW Premier's Book of the Year. Son premier recueil de nouvelles, intitulé « The Boat » (« Le Bateau ») paru en 2010 est « à couper le souffle, puissant, émouvant, aussi remarquable que bouleversant. », selon l'écrivain William Boyd. Dès ce premier travail de jeune écrivain, Nam Lê a présenté des récits qui, « ambitieux et parfaitement maîtrisés, abordent des cultures et des personnages aux sensibilités radicalement différentes dans un formidable éventail de mondes imaginaires » selon le journal The Washington Post.

En effet, le jeune exilé n'aborde pas des souvenirs seulement du pays natal mais se lance aussi dans des récits dans les taudis de Colombie, les rues de Téhéran, de New York à Hiroshima, d'un petit village de pêcheurs d'Australie aux mers du Sud de la Chine. Mais Nam Lê n'oublie pas pour autant son pays natal dans deux nouvelles, disons, extraordinaires : la première avec un titre qu'on ne peut vraiment pas oublier : « L'amour, l'honneur, la pitié, l'orgueil, la compassion, le sacrifice », et la seconde, « Le Bateau » donnant le titre au recueil même.

Paradoxalement, pour Nam Lê, cette longue nouvelle est une manière de nous intéresser à ce qui est autobiographique et ce qui ne l'est pas, soit à travers ses propres souvenirs ou de ce qui est du ressort de son imagination, notamment concernant son propre père, survivant de ce massacre perpétué par les soldats américains dans le village de My Lai. Rendons lui la parole : « Je n'aime pas les étiquettes. Je veux être lu, jugé et si possible aimé uniquement sur la base des mots écrits sur la page – pas sur ce qui je suis – j'aime embarquer les lecteurs. Qu'ils me croient, peu importe si c'est vrai ou non. Je ne pense pas être cynique en disant que les Mémoires et autobiographies empruntent davantage à la fiction que la fiction elle-même....La fiction, étrangement, offre davantage de liberté pour explorer, si besoin est, nos zones d'ombre et nos blessures ». La deuxième nouvelle, « Le Bateau », qui décrit les horreurs qu'ont du vivre les boat-people, participe également à cette vision du travail de l'écrivain pour départager ce qui est vrai et autobiographique et ce qui ne l'est pas. Mais davantage encore, avec la traversée tragique de la jeune Mai, méticuleusement décrite dans « Le Bateau », Nam Lê cherche à interroger la part d'humain en chacun de nous, la perte et la douleur, le poids des responsabilités et celle de l'Histoire aussi. Et pour traduire ces questionnements, les mots et l'écriture sont nécessaires pour restituer la part de vérité des faits : « Et, si les conflits, privations, atrocités – que cela soit au Viêt Nam ou ailleurs – ne peuvent être correctement rendus par les mots, cela ne signifie pas qu'il faut arrêter d'essayer, car c'est tout cela que nous avons : une fois Les survivants disparus, seul reste l'écrit ». De fait, si les nouvelles de Nam Lê se passent aux quatre coins de la planète, si ses personnages se retrouvent, malgré eux, à jouer un rôle dans la tragédie de l'Histoire, elles n'ont rien de sociologique : ce sont avant tout des drames humains que les sujets ayant vécu tout cela n'arrivent pas à articuler, donc à comprendre ce qui leur arrive. Et pour Nam Lê, l'écrivain est là pour redonner vie à l'expression de ces drames humains.

« Quelque part, je suis étranger par rapport à quelque chose de moi-même ; quelque part, je suis « différent », mais non pas différent des autres, différent des « miens » : je ne parle pas la langue que mes parents parlaient, je ne partage aucun des souvenirs qu'ils purent avoir, quelque chose qui était à eux, qui faisait qu'ils étaient eux, leur histoire, leur culture, leur espoir, ne m'a pas été transmis » : cette citation de George Perec dans « Elissalt Island », ouvrait le roman de TRAN HUY MINH, romancière et ancienne rédactrice en chef de la revue « Magazine Littéraire ». En naviguant entre mémoire familiale (notamment le père comme celui dans le roman de Nam Lê et avec qui l'auteure entretenait de profondes relations de piété affectueuse) et mémoires collectives, ce livre déterre le passé et entrecroise les destins de quelques exilés connus ou moins connus de notre siècle que la misère, la guerre ou la folie ont conduit à errer entre deux rives.

Que ce soit avec Albert Dadas, premier cas reconnu comme d'un diagnostic de fugueur pathologique qui l'a emmené à fuguer partout en Europe, ou avec la jeune athlète somalienne devenue une victime politique et raciale, Samia Yusuf Omar. Et comme pour d'autres personnes de sa propre famille, le roman à travers la plume de Tran Huy Minh, retrace le parcours de ces destins d'anonymes, mais si humains et remarquables, en les faisant revivre tout simplement.

Des « voyageurs malgré eux » existent aussi dans la famille de notre romancière : de loin Thinh, son oncle étrange énigmatique, Hoai, sa cousine disparue, et surtout son père, « cet homme bousculé par l'Histoire, cet émigré aux vies multiples qui a longtemps garde le silence » et qui, grâce à l'auteure, va enfin partager les secrets de son enfance. À mon avis, la longue narration entre ce père et sa fille constitue la partie centrale de

l'ouvrage, la plus belle aussi, racontée de façon si délicate et émouvante et qu'on ne peut découvrir qu'à petits pas, avec retenue, attention, découverte et assouvissement.

Abordons maintenant un autre aspect de l'exil à travers l'essai de ALLYSON HOBBS qui est en fait une véritable œuvre d'histoire et d'anthropologie culturelle. Cet essai intitulé « A Chosen Exile : A History of Racial Passing in American Life », a été salué l'année dernière par un large public américain. Allyson Hobbs a décrit, pendant la période allant du 18^e siècle jusqu'à la moitié du 20^{ème} siècle, l'itinéraire de ces innombrables Afro-américains devenus des Blancs tout en laissant derrière eux familles et amis, racines et communautés. C'était, selon ses propres mots, « un exil choisi », une séparation à partir d'une identité raciale et un grand saut vers une autre identité.

C'est aussi l'histoire révélatrice d'une traversée identitaire qui explore les possibilités et défis que l'indetermination raciale se présentait face à des hommes et des femmes vivant dans un pays, en l'occurrence les États-Unis, pays tiraillé par diverses formes de distinction raciale. Mais en même temps, il s'agit aussi l'histoire d'une perte, celle de l'identité de ses propres origines mais comblée progressivement par des privilèges comparables à ceux des Américains blancs. En un mot, ce livre, à la fois triste, inspiré et provocant, a cherché à soulever d'importantes questions concernant le pouvoir tenace de l'identité raciale dans la vie américaine, même encore de nos jours. La perte d'identité, le reniement de ses origines, l'exil intérieur choisi et opté, l'acceptation de privilèges longtemps refusés et maintenant acquis, l'acceptation d'une nouvelle identité sans que l'ancienne soit définitivement abandonnée, c'est tout ce « saut racial et identitaire » qui est abordé de façon magistrale dans cette analyse menée par Allyson Hobbs, Professeur d'histoire américaine à l'Université de Columbia.

C'est l'histoire de KIM THUY qui l'a amenée de Saigon à Montréal, en fait de l'Extrême-Orient lointain jusqu'en Occident, d'abord comme boat-people à travers les mers avec d'autres réfugiés jusqu'au Canada où elle a exercé toutes sortes de métiers, comme couturière, interprète avocate, chroniqueuse culinaire avant de se consacrer définitivement à l'écriture.

Son premier roman, « Ru » (Berceuse) a enthousiasmé les lecteurs des vingt pays où il a été traduit et obtenu deux prix littéraires (Prix du Gouverneur général du Québec et Grand Prix RTL-Lire 2010 en France). Avec son nouveau roman « Mãn », ce qui signifie « comblé », c'est ce mélange de partage, de plénitude et cette hymne à l'amitié et à l'amour qui semblent la reconforter et l'assouvir, mais si on cherche à creuser un peu la surface des choses, on découvrira qu'il y a des cassures dans sa ligne de vie tout comme autant de chances à saisir dans sa nouvelle vie dans le pays d'accueil. Ce petit roman, par des traits séduisants, soulève cette grande interrogation que tout exilé pose sur ce qu'il emporte avec lui de son pays natal et ce qu'il s'approprie dans son pays d'adoption.

Un dernier mot encore, et non l'un des moindres, la nourriture, est un élément-clé de la mémoire, non au niveau de l'esprit mais pour le goût, les saveurs, les souvenirs d'une certaine cuisine du pays natal. Écoutez-la quand Kim Thuy parle « des mots et des mets » : « La nourriture est omniprésente dans la vie des Vietnamiens. C'est par la cuisine que l'on exprime l'affection, l'amour, la tendresse. Ainsi, ma mère ne dit pas « je t'aime », mais elle dépose la joue du poisson dans le bol de mon père qui a son tour la met dans mon bol, et moi dans celui de mon fils, qui, en bon petit-fils vietnamien, la remet dans le bol de mon père ». Et pour notre auteure, « écrire la nourriture signifie donc écrire l'amour, et je le fais de manière naturelle. » C'est pourquoi, à la fin de son roman il n'y a pas de conclusion, mais une petite liste de recettes vietnamiennes toutes savoureuses, telles que la salade de papaye verte (goi du du xanh), la soupe tonkinoise au poulet (pho ga mien Bac), la soupe tonkinoise au bœuf (pho tai mien Bac), la soupe aigre-douce au poisson (canh chua ça), le poisson caramélisé (ca kho), le gâteau aux bananes (banh chui), et le café vietnamien au lait concentré (cà phê sua da), etc.... Et pour ma part, c'est promis : désormais chaque fois que je passerai par mon « village », c'est-à-dire le Quartier chinois (phô Tàu), à coup sûr, je penserai avec émotion à notre jeune romancière, aux effluves culinaires et aux saveurs du pays natal qu'elle a emportées avec elle dans son exil....

De ce bref survol sur le caractère actuel de l'exil, nous retiendrons les aspects suivants : que l'être humain est amené, par volonté ou malgré lui à émigrer et quitter son pays et ses racines, qu'il vivra ou survivra longtemps à la fois ouvert à de nouveaux horizons mais en même temps. Il restera toujours lié à tout ce qui l'a vu naître et grandir, qu'il cherchera sans cesse à s'exprimer par les mots, le langage, l'écriture et l'art pour crier sa joie ou sa détresse, qu'il demeurera longtemps à la recherche de sa propre identité, une identité

jamais entière, jamais pleinement créatrice, identité faite de trouvailles et de pertes, qu'il sera toujours quelqu'un de nouveau sur la terre d'accueil et en même temps, paradoxalement, quelqu'un aussi toujours nouveau sur la terre qu'il a quittée, qu'il sera éternellement toujours à la recherche d'une image – la sienne – qu'il n'a jamais eue définitivement. Quatre phrases définissent cette vérité : « La vie est un court exil » (Platon), « En exil partout chez soi » (Marc Gendron), « Il n'y a pas un exil. Ce sont toujours des exils » (Mourad Barghouti) ; « La liberté, si durement acquise, n'est autre qu'un exil déguisé » (Paulo Coelho).

Terminons avec cette dernière sentence qui semble accompagner toute vie d'exilé : « Le réel exil commence lorsque le présent est confisqué. Quand on est condamné à rêver le temps d'avant et attendre l'avenir » (Chawki Abdelamir).

THAI QUANG-NAM

Linda Lê.- Par ailleurs (exils).- Christian Bourgois Éditeur, 2014

Nam Lê.- Le Bateau.- Albin Michel, 2008

Tran Huy Minh.- Voyageur malgré lui.- Flammarion, 2014

Allyson Hobbs.- The Chosen Exile : À History of Racial Passing In American Life.-

Kim Thuy.- Mãn.- Liana Levi, 2013

INTERVIEWS DES AUTEURS

Linda Lê :

www.babelio.com/auteur/Linda-Le/9221

<http://amvc.free.fr/Damvc/Mai%20Ninh/Dich/LindaLe.htm>

Nam Lê

<https://m.youtube.com/watch?v=XU7kkphdSKo>

<https://m.youtube.com/watch?v=5KhF76QAKAo>

Allyson Hobbs

<http://youtube.com/watch?v=ClubfoJPnqO>

Tran Huy Minh

<http://www.babelio.com/auteur/Minh-Tran-Huy/38381/vidéos>